



L'ascension du Teïde

Départ à 8h30 du port dans une petite fiat de location avec Sam et Olivier. Le Capitaine préfère rester au bateau pour bricoler les pompes. Nous nous dirigeons vers le Teïde. Le plus haut sommet d'Espagne qui culmine à presque 3800 m d'altitude. J'avais aperçu sa silhouette à la fois massive et élancée, alors que nous naviguions avec Tof autour de Gran Palmas. Vu depuis l'autre île, il était déjà imposant et l'envie de le rencontrer, s'était imposée.

Nous montons très vite hors de Santa Cruz. Et la route nous emmène à 1500 m d'altitude, dans un paysage pouvant ressembler à certains coins de notre Diois. Le soleil brille, mais l'air est encore frais. Nous entrons en voiture dans le cratère du volcan. Nous nous arrêtons au pied de la montaña blanca pour entamer notre ascension. Le chemin nous promène à travers une diversité incroyable de paysages. Roches tordues par la chaleur, vitrifiées, étirées, coulées de laves grumeleuses, micro bulles sphériques. Depuis la forme immense et arrondie du cratère, jusqu'au plus petit bout de lave boursouflé, tout semble exprimer la puissance de ce qui c'est passé ici. Nous montons à la rencontre de la neige d'un bon pas, heureux de pouvoir remettre en marche le machine de notre corps.



Avec l'altitude, la respiration devient plus difficile, je m'amuse à mettre en rythme mes pas, ma respiration et les battements de mon cœur. Celui-ci bat de plus en plus vite et je suis bientôt sur des mesures à 12 temps. Un pas, pour une inspiration et six battements. Mon esprit s'engourdit dans l'effort, puis il se libère et mon imagination s'accroche à chaque rocher torturé y faisant naître toutes sortes de créatures. La neige recouvre le chemin et je dois me concentrer sur chaque pas pour ne pas glisser. On ne marche bien qu'un pied après l'autre. Quand les deux pieds bougent en même temps on sort de la marche pour entrer dans la glissade qui est beaucoup moins efficace, surtout quand elle se dirige vers l'arrière. Je prends encore une petite leçon de philosophie pratique. La vie est comme une marche sur le chemin de l'avenir et l'on peut y avancer pas à pas, une chose après l'autre, chaque chose en son temps, sinon c'est la glissade...



A partir de 3500 mètres, la respiration devient nettement plus difficile, d'autant que le chemin se redresse encore. Nous rencontrons quelques fumées, témoins éphémères de l'activité volcanique du Teide. La neige fond sous la chaleur du rocher, des bouffées de soufre se mélangent créant une curieuse odeur de boucherie. La roche elle-même devient rouge. On se sent proche de la chair vivante de notre terre. Les nuages nous ont rejoint et nous avançons dans un épais brouillard sulfurisé.

Juste avant d'arriver au sommet le brouillard se déchire et nous achevons en plein soleil. La vue est magnifique. Nous constatons que nous sommes dans le seul lieu d'Europe où l'on puisse être en T shirt, au mois de décembre, à 3800 mètres d'altitude.



La descente est très plaisante, la neige amortit les chocs et nous nous amusons à accentuer les glissades à chaque pas. Donc la glissade peut aussi faire avancer... Je m'arrête pour contempler l'ombre du Teide qui s'allonge et s'étire sur le cratère. Aucun arbre ne pousse en ces lieux, aucun animal n'y vit hormis quelques scarabées. Le silence est assourdissant, je m'en délecte avec bonheur et bientôt, Boum Boum Boum, j'entends le battement de mon cœur résonner au cœur du volcan. Je me sens tout petit, tout ému et tout plein de vie.



31 janvier, Natal



Les voisins

Tiède, le fond de ma bière. La locale se nomme « Skol », « La bière la plus ronde du monde ! » (??!). Claire, un peu fade, légère en bulles, mais le calibre de base pèse ses 60 cl à 4°7, alors peu être qu'il faut chercher de ce côté l'histoire du rond.

Dans mon cas, après une après midi de bureau, j'ai la méninge aussi épaisse que l'eau du fleuve dont le courant vient juste de tourner, à ma droite. L'ambiance par ici est assez surréaliste. Ce qui me fera office d'office pour les deux prochaines semaines est une table en plastique cernée des mêmes chaises blanches que votre tante a dans son jardin. Celles-ci sont bien cuites par le soleil. Elles ont leur heure molle, mais ce soir, c'est la tendance cassante qui l'emporte.

A ma droite, donc, le fleuve porte Chekspire dans un sens puis dans l'autre au gré du mariage des marées avec l'alizé de sud-est. Sur l'autre berge, fondu au noir sur la mangrove. Nous sommes au cœur d'une ville de 700 000 habitants et il faut tendre l'oreille pour percevoir le ronflement de ses artères. Depuis ma place, à cette heure les oiseaux ont cédé le lead à une enceinte bas de gamme qui enchaîne depuis une station locale du sirupeux US avec du guimauve local. Et vice versa. Encore une poignée de tours d'horloge et le tout sera j'imagine couvert par la sono d'un concert proche. C'est rigolo de s'endormir sur une samba énervée et de se lever au son mal embouché d'une trompette de l'armée. Figurez vous que le bateau repose au bord d'une lagune dont le vert nous a troublé après tant de bleu. Le terrain est sauvage et tranquille car c'est celui d'une caserne d'artillerie mobile. Très joli.

Fin de journée donc. La deuxième au nouveau monde. Pour cause de méninges en mélasse, je saute les pages humides de ce carnet de voyage direct depuis les Canaries jusqu'ici. Hop. Il sera temps pour les retours sur image une autre fois.



Je ne voudrais pas rater les premières impressions tant qu'elles sont tièdes.

Le Brésil, on en entend tant de bien par ceux qui en reviennent, qu'il convient de se méfier : on risque d'être déçus. Trente heures. Pas l'ombre d'un couac. Nous avons inscrit notre position finale hier après midi au carnet de bord, et depuis on va de surprise en surprise.

Après 16 jours de mer, la dégringolade du cheptel capverdien, et la semaine précédente depuis les Canaries, nous redoutions le retour à la ville. Vitesse, pollutions visuelle, olfactive, sonore, le speed des gens, leurs humeurs, etc...

Et puis la croix du touriste, qui porte sa condition sur sa gueule, aussi sûrement que ses dollars, et attire à lui toutes sortes d'indésirables collants à longueur de tournants.

Rien de tout ça pour l'instant. Oui ça pue le gasole, mais il n'y a pas tant de circulation. Oui, ça roule vite, le piéton s'efface comme ailleurs devant le bide du gros con derrière ses chevaux vapeur, mais en dehors des avenues les rues sont trop étroites pour encaisser de front le bide et la bêtise du chauffeur. Oui les gens sont stressés; euh, non ça on n'a pas vu ! Oui il y a mère misère, mais on ne se vit pas comme un sémaphore à arpenter les mêmes trottoirs.



Au sortir d'une paire de ballades, si Natal a les couleurs d'une ville du Sud, on est dépaysé quand même.

Quand l'œil fouille, il déniche de nouveaux contrastes inconnus de mes précédents voyages : le gilet pare balle des flics, le fusil à pompe et la main sur la gachette du livreur de pognon. Les grilles et tessons de bouteilles plus nombreux qu'à l'habitude. Les miliciens armés, gilet pare balle tambien, postés dans des lieux indéfinissables...

Pourtant les éclopés, les malades, les infirmes ont la même dégaine, il y a des gosses qui soufflent dans les mêmes sacs plastiques, d'autres qui déshabillent une benne avec les mêmes gestes pressés qu'ailleurs.

Les vieux vendent brochettes, sucreries, comme le font les vieux du Sud. Leurs petits enfants ici semblent plus spécialisés dans les jus et les glaces, et leur brouette me paraît toujours bien trop lourde. Comme ailleurs depuis peu les vendeurs de DVD piratés ont remplacé les cireurs de pompe, on achète les cigarettes à l'unité. Bref rien de neuf au soleil.

En revanche, je ne connaissais pas le concept local de la cantine au poids. Tu te sers dans les banques chauffées et ton assiette est pesée. Tu paies ce que tu bouffes. J'aime. Et puis la liste des jus de fruits est plus longue que ma liste de vocabulaire potentiel. J'aime aussi.

Enfin une ville qui possède de loin plus d'églises que de banques et de supermarchés réunis, ça ne peut pas être un mauvais présage. Même si les évangélistes, pentecôtistes, juilletistes, aoûtistes, saints du septième jour, ceux de la résurrection, de la sainte crucifixion et corra son semblent avoir dogmatisé un point commun assez pénible : Dieu est sourd. Et si on chante ses louanges, c'est en sono et tout à fond. Faudrait qu'il arrête de se pogner le Seigneur, ça rend impuissant.

Bref, à part quelques heures d'errance à me délecter des couleurs des bâtiments (une préfecture bleu guimauve dégoulinante de stuff ça vous décrédibilise définitivement le planton du perron); de la variété des corps d'artisans et de leur capacité à concevoir des ateliers gigantesques dans des boîtes à chaussures; je n'ai pas grand vécu à raconter. Un jour et demi sur place c'est une demi journée à se refaire une beauté et se gaver de viande et de fruits frais. Une demi journée de bureau et une autre de formalités :

Les fameuses formalités faffieuses.



Un roman. Dans notre cas, il s'agit de visiter dans un ordre bien précis cinq administrations différentes.

Rien de grave pour la première : l'inscription au club nautique qui nous reçoit c'est juste cinq formulaires en deux exemplaires et la signature du règlement intérieur.

Pour l'immigration, il s'agit d'attendre 2 à 3 heures un fonctionnaire charmant qui se déplace sur place et sort de sa mallette plusieurs feuillets fins comme du papier à rouler. Les passeports sont tamponnés de frais et nous voici libres de circuler pour 90 jours. Le monsieur nous invite à nous déposer en voiture pour la suite des ébats administratifs.



Toto, captain



A la douane, autre chanson. Une secrétaire fadasse et un cadre ovoïde se partagent les tâches dans une paire de bureaux sordides. Ils sortent d'antiques classeurs pour y recopier l'Ordre des Choses à notre rencontre. Nos difficultés linguistiques font immédiatement hausser le ton du Gros. Alors on comprend tout de suite beaucoup mieux, et personne ne nous frappe. L'Enorme compte sur ses doigts, trace lettre après lettre et semble se foutre complètement de ce qu'il écrit dans les cases, tant qu'il n'en laisse pas une béante. Elles sont nombreuses, en plus. Vu qu'ici il faut décliner les marques et modèles de tous les appareils du bord, la valeur du bateau, et notre programme précisément daté. Etant donné que la partie état civil a été renseignée de façon plus qu'approximative, le reste suit un véritable chemin de traverse... Photocopies, un salut à la triste secrétaire et rendez vous est pris pour notre départ.



Sam, clando du bord



On change de local et nous voici dans un autre monde. Le service de prévention sanitaire c'est une clim à fond qui aère un local immaculé parsemé d'une volée d'ordis, de plaquettes de prévention en quadri glacé. Le personnel blouse blanche est plus jeune et détendu. Ici, on vaccine gratos. Rebelote pour les papiers. Dans ce microcosme-ci, le formulaire est bien différent : il est pré-rempli de notre état civil, ça c'est magique (comment

se peut-ce ?!!); et ses questions sont d'un tout autre ordre : est-ce qu'on se sent bien, est qu'on a vomi pendant le voyage, quelles ont été les ports de passage avec les dates sur l'ensemble du trajet (à remplir en 5 lignes), est-ce que l'un de nous est mort avant de venir... Le carnet de vaccination obligatoire n'est même pas inspecté. Trente minutes de plus et nous sommes libres de marcher un bon kilomètre et demi vers notre dernier rendez-vous : la Capitainerie !



Olive, mécaniste, naviriste, chevalier de l'ordre du Rapala

Ici c'est une caserne militaire avec des marins en blancs. A l'entrée faut remplir le registre, on te délivre un badge. Puis un soldat t'interroge pour décider de l'officier qui va gérer ton cas. L'officier qui me reçoit me fait asseoir sur trois sièges avant de se lancer derechef dans la litanie des casiers à identité. Là encore peu importe ce qu'on leur donne à manger tant qu'ils sont bien remplis. Ainsi malgré moi le bateau double de poids, je change d'adresse, et mon séjour est raccourci d'une semaine... Etant donné le match de foutebaule diffusé au dessus de nos têtes, l'officier finit par m'accompagner dehors en m'expliquant que je n'ai qu'à lui envoyer par fax le reste des infos avant mon départ. Le temps de demander le numéro du fax, il me fait au revoir d'un sourire entendu et disparaît au détour d'un couloir. Je signe le registre, rends mon badge, et sors. Fin des formalités. Quand je pense que ce sera le même programme à chaque nouveau port...



Daniel Dimanche, id civile de Namor, prince des mers

En attendant, Sam, notre passager clandestin, n'a posé de problème à personne. Son projet de tous du monde sans papiers prend un peu plus de consistance.

Voilà mon actualité du jour. A ceux qui nous ont écrit rêvant du soleil et des filles. Je confirme : le soleil est sévère et les filles légères. Sauf que pour cause de régime à base de maïs, de profil on les croit de face, façon pop-corn.

A ceux qui détestent les private joke quand ils n'en sont pas, sachez que les noms des persos trouveront leur explication durant la traversée océane.



Autour de début janvier, Praia.

Bientôt un mois sans face à face avec l'ami azerty. Ca ne va pas me faciliter la tâche pour vous faire partager les péripéties du voyage. D'autant que le temps m'est compté, j'ai une réserve d'électrons limitée qui s'égrènent comme un sablier depuis une batterie 100 ampères fatiguée.



Chekspire roule gentiment au milieu de la baie de Praia au sud de l'île de Santiago, la plus grosse île du Cap Vert; qui supporte sa capitale et ses 100000 habitants. Nous sommes trois voiliers dans ces eaux verdâtres. A tribord, une jetée de béton reçoit pour une vingtaine d'heures de petits cargos fatigués. Au nord, trois chaluts échoués pleurent ce qui leur reste de rouille sur une plage empoubellée. Sur les hauteurs à notre droite, moellons et tôles découpent un ciel exceptionnellement bleu, voilé par les volutes noires du versant qui achève de consumer un mélange de maquis et d'ordures. Au sud ouest, la route vers le Brésil nous est barrée par une île rase piquée de quelques ruines.



Le site le plus coloré de la zone s'anime le matin avec l'arrivée des pêcheurs. Là une foule criante se presse jusqu'à déborder du quai le temps de vider les filets de leur pitance. Et puis à midi passé, c'est à nouveau le couvre feu, déchiré de temps à autre par la silhouette d'un des squatteurs déchirés du port.



Cette baie, nous l'avons espérée depuis que nous croisons dans l'archipel. Praia devait être la fin de nos petits soucis matériels. Des produits frais, de la pièce mécanique, des artisans, et un peu de repos avant le grand saut. Pour l'instant, elle semble tenir ses promesses. Grâce à notre guide local, Tuniaka, nous avons trouvé en un tour de tacot tout ce que nous souhaitions. Et en deux jours nous avons éparpillé des petits bouts de Chekspire à travers toute la ville. En principe, la récolte est pour demain. Nous pourrions donc envisager un départ loin des relents de poubelles dans les jours suivants. Inch' Allah !

C'est un gros pas en avant pour le moral. Car il faut reconnaître que depuis qu'on a touché Cabo Verde, plus nous avançons, plus la perspective de la traversée semblait s'éloigner.



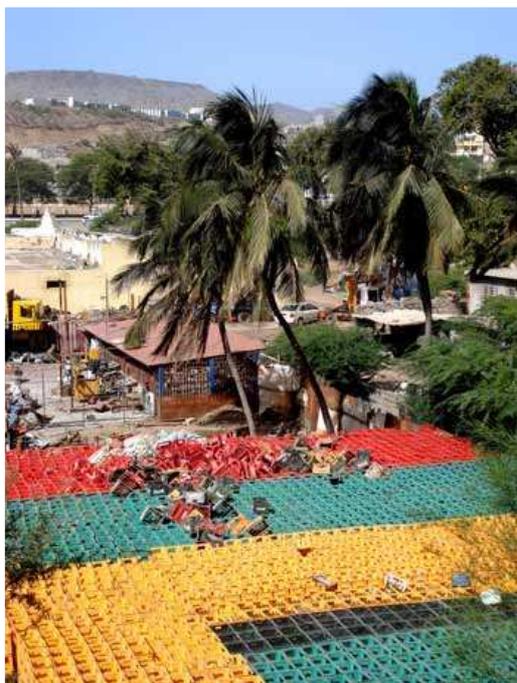
La caserne principale

Tout a commencé par une gentille marée noire dans les fonds. Suivi d'une rupture de la pièce qui tient le tangon au mât et pour finir une vue verticale de trois bons mètres sur l'horizon à travers le génois. Pour les non pratiquants de la mer, ça veut dire : plus de moteur, plus de possibilité de hisser le spi ou de monter les voiles en ciseau (c'est-à-dire plus de fatigue et moins de liberté de cap pour la traversée), et enfin plus de voile d'avant. Le tout assaisonné par la ribambelle de petits tracas quotidiens inhérents à la conjonction d'un bateau et de tout son fatras de câbles, tuyaux, matériaux divers avec le milieu marin, son sel, son vent et ses vagues.



Sapin de Noël Façon Praia

Le bon côté des choses c'est que nous avons dû passer de la parole aux actes en ce qui concerne notre enthousiasme commun pour la décroissance. Nous avons donc appris à rationner notre consommation électrique, naviguer sans instruments (en dehors du GPS), ni pilote, et prendre un mouillage (jeter l'ancre) et le quitter à la voile. Ce qui est à la fois plaisant et utile.



Enfin, les réparations emmènent le touriste à la découverte d'une ville sous un angle qui sort des sentiers battus par les futures soirées diapos. Les rencontres sont motivées et constructives. Passer commande d'une pièce à un tourneur devient vire une conversation à 5 dans un mélange de Portugais, de Créole, d'Espagnol, de Français, enrobé de croquis et de gestes.

Il faut reconnaître que cette façon involontaire d'aborder le voyage n'est au final pas la moins enrichissante.

Praia du côté habituel de la carte postale, c'est un quartier patiné de couleurs vives lézardées. Un marché africain où les mamans te vendent au prix local leurs légumes les plus pourris; dans les rues, un musée de l'automobile qui va de la mobylette chopper à roues de trottinette au 4x4 dernier cri. Quelques bâtiments officiels au charme désuet, une caserne aux allures d'écurie, et de rares places aux arbres encore plus rares. Le tout posé sur un lit de pavés usés par des siècles de tongues.



Quand on quitte le plan fourni par le guide touristique, on découvre d'un côté une poignée de villas au design seventies high-tech, quelques immeubles de standing qu'on rangerait chez nous du côté des Minguettes (en plus petit). De l'autre; un enchevêtrement de constructions en escalier sans aucun plan général où les enfants jouent à se lancer des pierres, des chiens errant, quelques ateliers d'artisans, bars et boutiques grands comme un cotillon découpé dans un mouchoir de poche le tout sur le même lit de pavés nappé ici d'un mélange de détritrus, d'ordures et de poubelles.

Une curiosité locale, ici les chinois des magasins Liou Phong sont avenants !!...

Fin provisoire de la carte postale de la capitale.





Tristes tropiques, Boa Vista :

Ne comptez pas sur ce carnet pour vous faire une idée du Cap Vert, pour l'instant nous n'avons abordé que trois îles.

Avant Santiago, nous jetons la pioche deux jours à Boa Vista. La passe où repose notre chaîne est vraiment peu profonde, le vent appuie un peu fort. La houle roule Chekspire bord sur bord jusqu'à épuiser notre sommeil.

Nous prenons juste eu le temps de se traîner à Porto de Sal Rei. Un village qui s'efface doucement sous la poussière de l'harmattan avec sa citerne d'eau douce et son lavoir municipal en guise de downtown. Une ballade au hasard nous porte vers quelques vestiges d'un autre temps, sous forme de carcasses d'engins mécaniques qu'on a dû abandonner juste après la construction de Pompéi ; et d'une centrale électrique éolienne précolombienne. Sur le récif, les mêmes ordures, les mêmes gamins qui jouent à l'Intifada, une barque de réfugiés du Sénégal qui a déposé à l'automne quelques cadavres et une quarantaine de fugitifs loin de leurs familles et de l'Eldorado européen.



Comme lors de notre étape précédente, on trouve ici autant de vie et de couleurs en rencontres qu'il flotte de poussière au dessus du sol. Cette unique soirée sur ce « petit morceau de Sahara à la dérive sur l'Océan Atlantique » nous mène à une cantine d'ouvriers du bâtiment dans un genre de bidonville à l'écart du port. Avec un mur de parpaing, quelques cartons, morceaux de tôle ondulée et un tas de débris de palettes on a construit là un petit village 'provisoire' qui se serre autour du ronronnement d'un unique groupe électrogène. Sur la terre battue de l'une des cases, on partage notre table avec un ouvrier et une paire de

chèvres pour se régaler d'une gamelle gigantesque de riz aux légumes et aux morceaux d'une des copines des chèvres. On y apprend que la terre d'ici est vendue pour rien à la mafia italienne qui blanchit son fric en construisant des appartements et des hôtels sur le basalte. Ils viennent de Santiago, de Santo Antão, de Sao Vicente pour bâtir ces tas de merde. Quand on leur demande « Et après ?... » ils répondent que ce sera le problème de leurs petits enfants car on construira ici pendant au moins cent ans.



D'après d'autres sources, ces immeubles resteront vides, comme ceux qu'on a vu à Sal et aux Canaries. Le but serait de construire et de vendre à quelques pigeons européens un peu de soleil en hiver pour leurs vieux jours. Pas de trace de gestion des déchets, ni de réseau d'eau en vue... seuls pointent à l'horizon une inflation galopante pour les trois mille locaux qui seront invités sans doute à déménager hors champ, ou bien si le système est un peu généreux à se faire une place dans les rangs du petit personnel.



Sinon Boa Vista côté Ouest, il paraît que c'est joli. Sal aussi.